

L'OBSESSION DE JUPITER



MATTHIEU SOLANGE

12.

Depuis le début de la civilisation, les sociétés organisées ont dû faire pression sur les êtres humains pour arriver à fonctionner.

– Theodore KACZYNSKI

On pense en général que les hommes s'angoissent devant la nouveauté, qu'ils fuient le changement. S'il y a bien une chose qui m'a toujours fait fuir c'est l'absence de changement. Ma plus grande peur a toujours été le fait de vivre dans l'habitude, de laisser ma vie s'écouler comme le fait le sable dans un sablier, sans chercher à la vivre pleinement. Pourtant, pendant un temps, je me suis contenté de détourner le regard.

Les matins où mes pensées étaient les plus moroses, où je trouvais le moins de sens à cette existence, je m'occupais de n'importe quelle tâche, de n'importe quel impératif, je m'affairais pour me cacher le vide, pour ne pas me noyer. Ainsi, n'étant plus là à flâner, j'oubliais que les heures s'écoulaient et ma vie avec elles. Mais le soir, une fois dans mon lit, ne pouvant fixer autre chose que le plafond, ne pouvant détourner le regard de l'évidence qu'un jour je ne serai plus, l'angoisse de la mort revenait inévitablement. J'étais à nouveau pris du vertige de ma future chute et saisisais enfin pleinement l'importance de mon existence. Je me rendais alors compte que pour parvenir à m'apaiser, il fallait que je trouve ma raison d'être, que je comprenne pourquoi le monde m'avait fait apparaître, que j'emprunte la voie qui m'était destinée.

J'ai cherché le sens de ma vie parce que j'ai toujours senti que m'aligner sur les attentes de la société ne me correspondait pas, ne répondait pas à mes aspirations véritables, à ce que je voulais vraiment. J'ai toujours été insatisfait face à la vie qu'on me présentait comme souhaitable et ai vite su que je devais m'évader de l'emprise de la société si je voulais m'approcher du bonheur. La nature s'est donc toujours présentée à moi comme une promesse de liberté, et si elle l'a fait, c'est parce que la société dans laquelle nous vivons est à mon sens le carcan de notre aliénation.

Même s'il y a en elle des institutions qui relaient nos instincts, une société ne nous permet jamais de voguer librement dans la recherche de leur satisfaction, et encore moins de dépenser intensément notre énergie pour y parvenir. Le fonctionnement de nos sociétés complexes repose davantage sur notre assignation à suivre des comportements bien précis, des comportements qui permettent à la structure sociale que nous habitons de prospérer et d'améliorer son fonctionnement ; c'est à cela que tient le fait que nous ressentons un malaise dans la civilisation.

Je pense avoir suffisamment décrit quelles étaient les conditions de notre épanouissement, c'est à la compréhension du mode de fonctionnement de nos sociétés que je vais à présent me consacrer.

Avant toute chose, une société est une structure, puisqu'elle contribue à réguler le comportement et les actions de ses membres. Des individus isolés, qui n'auraient aucune forme d'entente ni d'organisation, ne constitueraient pas une société. Une société humaine n'existe qu'à partir du moment où des individus se réunissent et coordonnent leurs actions en vue de réaliser des projets communs. Or, si une société est une structure, cela signifie qu'elle suit la logique qui régit toutes les structures de

l'univers : elle a elle aussi pour objectif de dissiper toujours plus d'énergie.

Les structures humaines cherchent sans cesse à augmenter la quantité d'énergie qu'elles dissipent, et cela s'est illustré parfaitement dans l'histoire par le fait que les sociétés qui se sont succédé ont consommé toujours plus d'énergie. Les premières sociétés sédentaires récoltaient plus de ressources que les tribus nomades, les premières sociétés modernes consommaient plus d'énergie que les sociétés médiévales, nos sociétés contemporaines en consomment également plus que les premières sociétés modernes, la marche de l'histoire n'est en réalité qu'un processus d'augmentation constante de la quantité d'énergie dissipée par l'humanité. Or, si le bien-être d'un individu dépend de la quantité d'énergie qu'il dissipe, l'augmentation de la quantité d'énergie dissipée par l'humanité aurait logiquement dû se traduire par une augmentation du bien-être individuel. Le progrès technique, lequel a permis d'accroître considérablement notre rendement dissipatif collectif, devrait nous avoir rapprochés des conditions de notre épanouissement, puisque nous avons tous pour ambition de dépenser massivement de l'énergie. Malheureusement, pour que cette corrélation soit vraie, il faudrait que l'augmentation du rendement d'une structure soit systématiquement corrélée avec l'augmentation du rendement de chacun de ses composants, ce qui n'est pas le cas. L'augmentation du rendement d'une structure ne dépend pas de l'optimisation du rendement individuel de ses éléments constitutifs, et l'augmentation de la quantité d'énergie dissipée par l'humanité prise au total n'a pas correspondu à une augmentation de la quantité d'énergie dissipée par chaque être humain ; la marche du progrès et l'augmentation constante de la quantité d'énergie dissipée par l'humanité ne nous a, de ce fait, pas rapprochés des conditions de notre bonheur.

L'augmentation du rendement dissipatif d'une structure ne correspond pas à l'augmentation du rendement de chacun de ses composants. Si cela semble contre-intuitif à première vue, c'est en réalité logique, puisqu'un autre élément rentre en ligne de compte et fausse la corrélation : le nombre de composants. Le nombre de composants d'une structure joue un rôle dans la quantité d'énergie qu'elle dissipe : plus ce nombre est important, plus la quantité d'énergie dissipée par la structure augmente, mais la quantité dissipée par chaque élément tend au contraire à diminuer.

Un exemple simple suffit pour l'illustrer. Si une meute de dix loups parvient à capturer un cerf, et qu'une meute de trente loups parvient à en capturer deux, la seconde meute prise au complet consommera bien au total deux fois plus de nourriture et donc dissipera deux fois plus d'énergie, mais en moyenne, chaque loup de la seconde meute en consommera moins que ceux de la première. La quantité d'énergie dissipée par la seconde meute sera donc effectivement plus importante, mais la quantité consommée par chaque spécimen sera, quant à elle, plus faible. L'augmentation du nombre de composants d'une structure peut donc bien conduire à l'augmentation de la quantité d'énergie dissipée au total, mais ne correspond pas nécessairement à l'amélioration du sort de chacun.

Imaginez un petit troupeau de moutons sur un champ très verdoyant, à la pelouse abondante. Les moutons peuvent gambader librement et brouter à foison. Ils vivent agréablement, s'épanouissent et se reproduisent sans retenue. Mais si leur population augmente fortement, les moutons seront bientôt trop nombreux par rapport à la quantité d'herbe disponible, et ils finiront par surexploiter leur champ. L'herbe va se raréfier, chaque mouton ne réussira alors plus à s'alimenter aussi facilement qu'auparavant, les membres du troupeau deviendront de plus en

plus affamés en raison du manque d'herbe à brouter. Pourtant, puisque le troupeau dévorera toute l'herbe, la quantité d'énergie consommée et dissipée au total sera bien maximale, mais la quantité consommée et dissipée par chaque mouton deviendra quant à elle minime. La quantité d'énergie totale dissipée par une structure, si elle augmente bien de concert avec son nombre, n'augmente pas nécessairement de concert avec la quantité consommée par chacun de ses composants.

D'ailleurs, à terme, n'ayant plus d'herbe à brouter, n'ayant plus d'énergie à consommer, l'organisme de chaque mouton va se détériorer. Ils seront affamés, en mauvaise santé, et la population finira par décroître. C'est en réalité plutôt logique, puisqu'une structure n'existe que tant qu'elle dispose d'énergie à dissiper ; une fois qu'il n'y en a plus, elle disparaît. Dans cet exemple, l'herbe se renouvelant moins vite que la quantité nécessaire à sa survie, le troupeau de moutons finira lui aussi par disparaître. L'augmentation de la dissipation d'énergie totale par une structure et l'amélioration de la qualité de vie de ses composants ne sont donc pas liées : l'augmentation du nombre d'éléments d'une structure permet d'augmenter la consommation d'énergie totale, mais ne permet pas à chaque membre de mieux vivre. Pourtant, c'est cette tendance qu'a suivie l'espèce humaine. À chaque fois que la quantité d'énergie dissipée par l'humanité a connu une augmentation nette, que ce soit lors de la révolution agricole ou lors de la révolution industrielle, l'humanité a également connu un boom démographique. De ce fait, l'augmentation de la dissipation d'énergie réalisée par l'espèce entière n'a pas nécessairement coïncidé avec l'augmentation de la dissipation individuelle.

Avant la sédentarisation, l'alimentation des nomades était plus riche que celle des sédentaires, et leur santé était meilleure. Ils avaient un meilleur métabolisme, un régime alimentaire plus

diversifié et dépensaient plus d'énergie en se déplaçant sans cesse. En se sédentarisant, les hommes ont appauvri leur régime en ne mangeant que des céréales, chaque sédentaire a eu une activité physique plus faible et une moins bonne santé, le nombre de maladies a d'ailleurs augmenté de même que la mortalité infantile. La quantité d'énergie dissipée par les villages sédentaires était pourtant bien supérieure à celle des tribus nomades, mais la qualité de vie n'était pas meilleure et le rendement individuel n'était pas plus important. De la même manière qu'un troupeau de moutons pourrait augmenter en taille et voir la quantité totale d'herbe qu'il consomme exploser sans que les conditions de vie de ses membres s'améliorent, l'humanité a vu la quantité d'énergie totale qu'elle dissipait augmenter avec l'agriculture et la sédentarisation, sans que cela se traduise pour autant en une amélioration de la condition individuelle. La marche du progrès n'est donc pas nécessairement la marche vers le bonheur humain.

Toute structure cherche incessamment à augmenter la quantité d'énergie qu'elle dissipe, et cette augmentation peut reposer sur l'augmentation de son nombre d'éléments. L'augmentation de la taille d'une structure n'est cependant pas synonyme d'amélioration de la condition de ses composants. Mais il y a également un autre moyen pour qu'une structure augmente son rendement sans augmenter sa taille : elle peut devenir plus efficace si elle réduit la liberté de chacun de ses éléments, si elle les assigne à suivre un comportement précis. Il n'y a d'ailleurs pas de meilleure illustration d'une structure cherchant sans cesse l'augmentation de son rendement qu'une chaîne de production industrielle. Une entreprise cherche à augmenter sans cesse la quantité qu'elle produit, mais elle cherche également à limiter ses coûts, notamment en termes de masse salariale. Or, les théoriciens de l'organisation scientifique du travail ont précisément montré comment pouvait être optimisée la productivité d'une usine, sans

qu'augmente son nombre d'ouvriers : il faut que chaque ouvrier soit placé dans une cellule qui représente son poste de travail, qu'il quitte le moins possible cette cellule, qu'il limite ses déplacements, se cantonne à une seule tâche répétitive et réduise ses interactions, en somme qu'il restreigne au maximum sa liberté et ne fasse que se concentrer sur sa tâche. La maximisation du rendement de l'usine passe donc par le fait de diminuer la liberté de ses ouvriers, par le fait de les astreindre à un rôle bien précis. La liberté individuelle d'un ouvrier est ainsi antinomique de l'optimisation de la productivité de l'entreprise qui l'embauche : moins il sera libre, plus elle sera efficace.

L'optimisation du rendement d'une structure va en réalité toujours de pair avec la diminution de la liberté de ses éléments constitutifs, elle n'est donc pas corrélée avec l'amélioration de leur sort, et cela vaut à toutes les échelles. Prenez la structure formée par les cellules de Bénard : lorsque les molécules d'huile transmettent la chaleur par conduction, elles sont absolument libres de leurs déplacements, elles vont dans tous les sens et ne suivent aucune forme de marche forcée. Cependant, la quantité d'énergie dissipée par l'ensemble des cellules n'est pas optimale. Quand la quantité d'énergie à dissiper augmente, pour que le rendement dissipatif des cellules soit optimisé, il faut qu'elles se soumettent toutes à une chorégraphie organisée. Chaque molécule n'est alors plus libre de ses déplacements, elle doit suivre une trajectoire précise, et à mesure que la liberté et l'indépendance de chaque cellule diminuent, la quantité d'énergie que dissipe la structure augmente. L'optimisation du rendement dissipatif d'une structure repose donc toujours sur l'assignation de chaque élément à un comportement bien précis. Une structure tend toujours à se perfectionner, à augmenter son efficacité, mais ce perfectionnement est inconciliable avec la liberté de ses éléments constitutifs. Si elle veut augmenter son rendement, une structure

doit donc faire en sorte de limiter la liberté des éléments qui la composent, les assigner à n'être que de simples rouages de son fonctionnement, en ignorant leurs attentes propres, et c'est précisément ce qu'une société fait subir à ses membres.